

Un cas de plagiat?

Michon, Jacques. 1978. *Mallarmé et Les Mots anglais*. Presse de l'Université de Montréal, 204 p.

Noël Audet

Volume 5, Number 2, Winter 1980

Yves Thériault

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/200219ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/200219ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-9201 (print)

1705-933X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Audet, N. (1980). Review of [Un cas de plagiat? / Michon, Jacques. 1978. *Mallarmé et Les Mots anglais*. Presse de l'Université de Montréal, 204 p.] *Voix et Images*, 5(2), 411–412. <https://doi.org/10.7202/200219ar>

Un cas de plagiat ? Mallarmé et *Les Mots anglais*,

de Jacques Michon,

Presse de l'Université de Montréal, 1978, 204 p.

Profitant de la vague mallarméenne, le livre de Jacques Michon tombe à point nommé. *Les Mots anglais*, écrits à l'été de 1875 (et non en 1877) comme le prouve Michon, constituent une œuvre bien curieuse. Travaillant en linguiste et en poéticien, avant la lettre, Mallarmé « s'inspire » largement de textes anglais inconnus en France, surtout du *Philology of the English Tongue* de John Earle, dont il « traduit » de grands passages mais en cachant jusqu'à la fin ses sources.

Notre auteur, suite à ces découvertes, n'accuse pas Mallarmé de plagiat pour diverses raisons, dont la principale résiderait dans les transformations radicales que Mallarmé fait subir au texte anglais. Il y a tout de même là une petite tricherie qui ne manque pas d'agacer, et l'on voit mal un auteur contemporain s'inspirer, pour un travail scientifique, de Chomsky par exemple ou même d'un obscur linguiste, et s'en tirer à si bon compte. Il faut cependant convenir que Mallarmé aura surtout emprunté à ses auteurs secrets des données techniques sur l'histoire de la langue anglaise et une série de termes du lexique, constituant la totalité de ses exemples. À partir de ce matériau, il interprète, il réutilise, il traduit mais en produisant en fin de compte ses propres hypothèses. Il le fait en substituant une vision analogique à la visée centrale des textes anglais qui était plutôt d'ordre étymologique. Et c'est là bien sûr que l'on retrouve Mallarmé et le pivot de toute son esthétique : le symbole. Michon montre cependant beaucoup d'autres différences entre les sources et le texte mallarméen, différences qu'il classe sous quatre rubriques : la réduction, la greffe, la permutation et la substitution. Le produit final marquera donc ses distances par rapport aux textes initiaux, ce qui permet à Michon de parler plutôt d'intertextualité. Soit.

Les Mots anglais traitent donc surtout de lexique, mais également de morphologie et de syntaxe où l'on voit poindre le penchant du poète pour le groupe nominal. On connaissait déjà, avant même l'important travail de Michon, la justesse de plusieurs intuitions linguistiques de Mallarmé. Bien avant les linguistes modernes en effet, ce poète a pu pressentir, dans la syntaxe, une structure de surface ou « suite ordinaire » et un autre travail en

profondeur des signes dans leur enchaînement même. De façon similaire, ne manquent pas de nous étonner la distinction que Mallarmé établissait entre son et sens, déjà très proche des signifiant/signifié saussuriens; et sa définition du « double état de la parole », l'un de « numéraire facile » ou la pièce de monnaie servant d'échange dans la communication, l'autre mettant l'accent sur le message lui-même (la fonction poétique) où le mot agit par sa matérialité; enfin la perception nette de la valeur de signe, différente de la valeur de symbole.

À ce titre, Mallarmé est bien un précurseur des linguistes modernes, mais Michon n'a-t-il pas tendance à exposer ces théories sans les critiquer suffisamment à la lumière de la linguistique actuelle? Je veux dire que si le cratylisme de Mallarmé, par exemple, a beaucoup d'intérêt sur le plan de sa poésie personnelle, on ne peut plus prendre au sérieux cette théorie linguistique. Et le départ entre validité théorique et validité esthétique n'est pas toujours clairement établi. En d'autres termes, Michon semble séduit, même sur le plan linguistique, par le vieux rêve mallarméen de trouver un sens aux lettres elles-mêmes. Peut-être cela tient-il au fait que, connaissant bien la linguistique moderne, il s'en sert pour « traduire » à son tour le langage du poète en discours linguistique, d'où le sentiment qu'il donne foi aux propos de l'autre, alors qu'il tente en fait de mettre, avec raison, l'accent sur l'admirable poéticien que fut Mallarmé et son actuelle importance à ce titre.

Cette petite réserve étant émise, le livre de Michon me semble remarquable et très utile pour ceux qui cherchent une synthèse d'une partie de la pensée poétique de Mallarmé.

Noël AUDET